

Pèlerinages barrésiens

Maurice Barrès, qui se qualifie lui-même d'« apologiste du dehors », a contribué à la renaissance du sentiment religieux chez les intellectuels français du début du XX^e siècle. Face à la politique de laïcité combattante des années 1901-1914, il a plaidé en tant que député et qu'écrivain pour qu'une place soit laissée dans l'éducation aux puissances de l'âme. Cette prise de position est l'aboutissement d'un long parcours intellectuel au cours duquel l'écrivain a tourné autour de la notion de sacré. Dès sa première trilogie romanesque, *Le Culte du moi* (1888-1891), Barrès s'est approprié le vocabulaire et les gestes qui dans la religion catholique entourent le sacré (Foyard, 1980). Mais ce qu'il a sacralisé a eu un contenu mouvant et relève souvent du domaine que l'orthodoxie catholique qualifie de profane. Nous voudrions suivre l'évolution de ce processus de sacralisation à travers l'usage idéologique que Barrès fait du rite du pèlerinage : pèlerinages artistiques et culturels de sa jeunesse, caractéristiques de l'esprit fin-de-siècle ; pèlerinages civiques de sa période nationaliste, inscrits dans l'idéologie de « la terre et les morts » ; recherche du divin dans le monde à travers les « lieux où souffle l'esprit ».

1. Pèlerinages esthétiques : égotisme et humanisme

Dans ses premières œuvres Barrès a systématiquement détourné le vocabulaire religieux au profit du « culte du moi ». Les visites aux musées ou aux demeures des grands esprits, qualifiées de « pèlerinages » (*Trois stations de psychothérapie* [1891], OMB, II, 342)¹ sont pour le jeune Barrès les étapes d'un parcours égotiste. Dans *Un Homme libre*, publié en 1889, la contemplation de la Cène peinte par le Vinci à Milan est assimilée à une « veillée » de prière (RV, I, 153)² où le narrateur s'interroge sur les moyens de se perfectionner. Mais si l'évolution de l'art aide l'individu à se penser, elle ren-

1. OMB = Barrès M. 1965-1968. *L'Œuvre de Maurice Barrès*, éditée par Philippe Barrès, 20 vol. Paris. Club de l'Honnête homme.

2. RV = Barrès M. 1994. *Romans et voyages*, annotés par Vital Rambaud, 2 vol. Paris. Laffont-Bouquins.

seigne aussi sur « la psychologie de la race » (*Du sang, de la volupté et de la mort* [1894], RV, I, 444), c'est-à-dire sur une collectivité – qui à l'époque du *Culte du moi*, n'est pas uniquement celle à laquelle se rattache biologiquement l'individu, mais aussi bien celle qu'il élit comme analogue à son moi. Cette collectivité est elle-même un moment du « long développement poursuivi par l'âme du monde à travers toutes les formes » (*Un Homme libre*, RV, I, 148). On reconnaît sous ces affirmations des éléments de l'idéalisme allemand, repensé à travers Quinet et Renan. Les pèlerinages initiés pour approfondir et perfectionner le moi prennent alors une dimension universelle et s'inscrivent dans une religion philosophique sanctifiant l'évolution de l'humanité qui marche vers son achèvement en Dieu³.

Le culte de l'art qui a animé la jeunesse de Barrès s'élargit dans une sorte de syncrétisme humaniste. Dans un article de 1893, repris dans *Du sang, de la volupté et de la mort* (RV, I, 460), Barrès approuve Gounod d'avoir fait un pèlerinage dans l'allée où Beethoven vieilli s'adossait toujours au même arbre et il médite sur cette phrase qu'aurait écrite le musicien : « Cet arbre n'est-il pas presque un frère des saints oliviers ? » Le parallélisme entre le Christ et les figures sacrificielles de l'art, de l'histoire ou de la mythologie se retrouve dans un article consacré au *Parsifal* de Wagner. La scène où Gundry (graphie que Barrès adopte pour Kundry) contemple sereinement la prairie est placée par Barrès au même niveau moral que le passage de Platon narrant comment Socrate accepte de mourir par respect pour les lois de la Cité et que la nuit d'agonie du Christ au Jardin des oliviers racontée dans les Évangiles. Ces textes sont pour l'auteur des « points de ralliement de l'élite humaine ». Et le futur adversaire du germanisme invite ses lecteurs à une sorte de pèlerinage wagnérien : « Allons à Wahnfried, sur la tombe de Wagner, honorer les pressentiments d'une éthique nouvelle » (*Du sang, de la volupté et de la mort*, RV, I, 469-470).

Ce sont toutes les stations des progrès de la civilisation qui méritent un hommage. Ainsi dans « Amitiés pour les arbres », Barrès rêve d'accomplir « un pèlerinage de gratitude » dans les hautes vallées du Caucase d'où viennent la plupart des arbres fruitiers de l'Europe ainsi que les animaux domestiqués et il cite les propos humanistes d'Élisée Reclus : « Voici les régions où la bête humaine atteint à l'humanité » (*Du sang, de la volupté et de la mort*, RV, I, 462).

2. Pèlerinages nationalistes

À partir de la conversion nationaliste de l'écrivain, ces pèlerinages laïques changent d'objet et se concentrent vers les hauts lieux de l'âme nationale et vers les lieux de l'enracinement familial. Dans *Scènes et doctrines du nationalisme* (1902), Barrès déclare : « j'ai ramené ma piété du ciel sur la terre, sur la terre de mes morts » (OMB, V, 25). Le nationalisme y est présenté comme le substitut de la religion, une valeur supé-

3. Sur le système philosophique sous-jacent au *Culte du moi*, voir Bompaigne-Evesque, 1988.

rieure autour de laquelle les Français peuvent s'unir. Barrès modifie la conception renanienne de la nation (« des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ») pour en faire la doctrine de la « terre et des morts »⁴, grâce à laquelle il donne un sens au paysage : « La motte de terre, qui paraît sans âme, est pleine du passé, et son témoignage ébranle les cordes de l'imagination » (*L'Appel au soldat* [1901], RV, I, 910 et *Amori et dolori sacrum* [1903], RV, II, 103). La vénération de la terre des pères enracine en effet l'individu éphémère dans une série qui lui permet d'avoir un sentiment d'éternité : « Quelque chose d'éternel gît en nous dont nous n'avons que l'usufruit » (RV, II, 99). Pour entretenir ce sentiment, Barrès préconise et met en scène dans ses récits des excursions dans les lieux significatifs de sa petite et de sa grande patrie. Ces excursions s'inscrivent dans le mouvement plus général qui voit naître les lieux de mémoire. On peut noter du *Roman de l'Énergie nationale* aux *Bastions de l'Est*, en passant par *Les Amitiés françaises*, une sacralisation croissante du rapport au paysage.

Le chapitre XI de *L'Appel au soldat*, sous-titré « Sturel et Saint-Phlin recherchent leurs racines nationales », narre une enquête géographique, historique et sociologique menée le long de la vallée de la Moselle (RV, I, 889-962). La démarche des deux protagonistes est ici plus intellectuelle que spirituelle. S'ils veulent « faire parler la terre et les morts » (RV, I, 904), c'est dans une perspective qu'on pourrait rapprocher des travaux de géographie humaine de Vidal de La Blache ; ils cherchent à se « rendre compréhensible un groupe de hameaux » (RV, I, 912), à faire de la vallée mosellane « une chose intelligible » (RV, I, 914). Le « sens » du lieu n'est pas encore « l'esprit » du lieu : « Le sens profond de Trèves, c'est d'être la cité romaine, comme Metz la cité franco-carlovingienne » (RV, I, 943). Loin de se laisser saisir par une atmosphère mystérieuse, les excursionnistes plaquent sur le site un savoir historique – qui est en même temps un choix idéologique. Le sentiment du sacré ne fait irruption que dans les cimetières où sont inhumés les soldats français (RV, I, 931 et 959).

Les Amitiés françaises (1903) se présente comme un manuel d'éducation nationaliste : y sont préconisés explicitement de « petits pèlerinages » dans des sites historiques ou légendaires, qui doivent préparer le jeune Français « à se comprendre comme un moment dans un développement, comme un instant dans une chose immortelle » (RV, II, 129). Le narrateur, qui se propose d'asseoir la formation morale de son fils sur la « culture de l'imagination » et de l'émotivité (RV, II, 124), le mène successivement dans les Vosges assister aux manœuvres de l'armée française, à la colline de Sion-Vaudémont (qui deviendra dans le roman de 1913 « la colline inspirée »), à Domrémy (pays de Jeanne d'Arc), sur le champ de bataille de Niederbronn (qui

4. Cette doctrine est théorisée dans « Le 2 novembre en Lorraine » (*Amori et dolori sacrum*, RV, II, 98-104) et dans *Scènes et doctrines du nationalisme*.

vit en 1870 la tragique défaite de l'armée française⁵) et enfin à Lourdes⁶. Les stations visitées font alternativement rêver et pleurer l'enfant autour de thèmes patriotiques ou héroïques, tandis que son père médite sur sa propre finitude. Si celui-ci dit explicitement qu'il ne peut s'associer à la prière chrétienne, pas plus à Domrémy (RV, II, 167) qu'à Lourdes⁷, il reconnaît la vertu stimulante de ces beaux sites chargés d'histoire et de prières : « la plus constante des trois déesses qui donnent un sens à la vie, c'est la Nature en France, je veux dire nos paysages formés par l'Histoire. [...] Devant eux, la grâce toujours descendit sur moi avec même efficace » (RV, II, 183). Il conclut en une formule qui célèbre la force inspiratrice de ces lieux : « il est des lyres sur tous les sommets de la France » (*ibid.*) dans laquelle on peut voir une amorce du célèbre incipit de *La Colline inspirée*.

La célébration du mont Sainte-Odile dans *Au service de l'Allemagne* (1905) représente l'aboutissement de ce culte des sommets français. Le narrateur-promeneur s'efforce de décrypter « la pensée de Sainte-Odile » (titre du chapitre VI) en interrogeant à la fois le paysage et l'histoire pour en déduire ce que le lieu exige de lui⁸. La poésie de ce texte est fondée sur une sorte de subterfuge car dans la mémoire du lecteur s'associent extase panthéiste et émotion nationale alors que dans le détail du récit les deux sentiments s'opposent. Après avoir suggéré dans de célèbres pages descriptives la présence du divin à l'état flottant, le narrateur refuse de s'abandonner à cette présence pour focaliser son attention sur les problèmes concrets de l'Alsace : « Stérile sublimité ! [...] Saurons-nous nous arracher aux attendrissements diffus de la rêverie pour saisir des réalités alsaciennes ? » (RV, II, 241). La vérité du site lui est alors donnée par la légende de Sainte-Odile, où Barrès voit un symbole de la résistance latine contre la brutalité germanique : « Elle représente un idéal de paix, de charité, de discipline, une moralité, enfin, que l'analyse peut séparer du catholicisme, mais qui, formé à l'ombre des églises, porte à jamais leur marque. [...] Odile, c'est le nom d'une victoire latine [...] » (RV, II, 243)⁹. Porteuse de valeurs que le promeneur reconnaît comme celles de sa race, la montagne devient un lieu sacré, implicitement comparé aux sites où Moïse reçut la révélation du nom de Dieu et les tables de la loi :

5. Les champs de la bataille d'Alsace sont évoqués plus longuement dans le livre V de *Scènes et doctrines du nationalisme*, intitulé « Deux pèlerinages » (OMB, V, 348-366).

6. La promenade à Lourdes n'est pas un pèlerinage voulu ; le narrateur y va « pour rien, par curiosité ». Ce haut lieu de la piété catholique s'inscrit néanmoins dans une éducation nationaliste parce que l'atmosphère douce, humble, « un peu fade » de Lourdes paraît au narrateur typiquement française : « c'est la France qui m'entourne ».

7. « Je me prête à ce beau chant, à cette plainte suppliante : "Tour d'ivoire, priez pour nous... Porte du ciel, priez pour nous..." mais je sais dans la même minute qu'une mécontente foncière me soustrait au bénéfice de cette intercession » (RV, II, 176).

8. Rappelons qu'en 1905 le mont Saint-Odile fait partie des territoires alsaciens annexés par l'empire allemand.

9. De même, Barrès définit en termes géopolitiques la « pensée » des régions de l'Est : « Qu'est-ce que la pensée maîtresse de cette région ? Une suite de redoutes doublant la ligne du Rhin » (*Leurs figures*, RV, I, 1175 ; *Amori et dolori sacrum*, RV, II, 104).

« Comme il éclate sur le sommet de la montagne, notre devoir alsacien ! Cette sainte montagne, au milieu de nos pays de l'Est, elle brille comme un buisson ardent ». À partir du moment où il a compris le sens du site, le narrateur peut s'associer, par un détournement de sens, à la prière catholique des pèlerins ordinaires, qu'il interprète de façon symbolique : « je pouvais dire avec les simples : „Sainte Odile, patronne de l'Alsace !” » (RV, II, 244). Ces pages sur le mont Sainte-Odile orchestrent la sacralisation du devoir national. Le culte de la patrie s'y enrichit de prolongements mystérieux. Sainte-Odile forme ainsi une transition entre les lieux de mémoire et les lieux où souffle l'esprit.

3. Les lieux où souffle l'esprit

En août 1908, Barrès note dans ses *Cahiers* son désir de « passer à l'universel » et il ajoute : « après mon stade individualiste, puis nationaliste, il n'y a plus pour me faire de musique que la religion. La définir » (OMB, XVI, 41). À l'époque où il rédige *La Colline inspirée* et où il s'apprête à défendre les églises de France, l'écrivain qui a sacralisé le moi comme étape de l'évolution humaine, puis la terre de ses pères, s'ouvre à un sacré proprement religieux. Il met en scène alors un autre type de pèlerinage, la quête des « lieux où souffle l'esprit ».

La Colline inspirée (1913) s'ouvre par le célèbre prologue « il est des lieux où souffle l'esprit » (RV, II, 574-575). Paradoxalement dans la liste de ces lieux – qui a varié des manuscrits au texte définitif – le mont Sainte-Odile est absent. Les lieux énumérés se caractérisent soit par des contrastes saisissants (« l'abrupt rocher de la Sainte-Victoire tout baigné d'horreur dantesque, quand on l'aborde par le vallon aux terres sanglantes » ; « le mont Saint-Michel, qui surgit comme un miracle des sables mouvants »), soit par les souvenirs historiques qui y sont liés, qu'il renvoient à la préhistoire (les grottes des Eyzies, la lande de Carnac), au passé gaulois (le Puy-de-Dôme, le mont Auxois, « autel où les Gaulois moururent au pied de leurs dieux »), ou à l'histoire de France (Domrémy), soit par leur rôle de sanctuaire (Lourdes, les Saintes-Maries, Vézelay, le mont Saint-Michel), soit par les légendes qui les entourent (la forêt de Brocéliande, la « noire forêt des Ardennes »), souvent pour plusieurs de ces motifs à la fois. À cette série s'ajoute la colline de Sion-Vaudémont qui va être le centre du roman. Cette liste inclut peu de véritables lieux de mémoire : le mont Auxois – qui est le lieu supposé de la bataille d'Alésia – et Domrémy. Barrès note que la puissance de ces lieux ne vient pas seulement de « quelque grand fait historique », ni de la « beauté d'un site exceptionnel », mais de l'obscur sentiment que là affleure le divin, un divin beaucoup plus large que celui de la théologie catholique.

Barrès s'ouvre à un sentiment du sacré qui dépasse le culte de la terre et des morts. Rien de plus explicite à ce sujet que l'évolution du sentiment qui lie le héros de son roman à la colline de Sion-Vaudémont. D'abord mû par un sentiment national lotharingiste, Léopold, en adhérant à l'hérésie de Vintras, découvre de nouveaux horizons :

« il cessait de se tourner vers l'ancienne vie lorraine pour en appeler à la vie surnaturelle. Il n'appartenait plus à la terre » (RV, II, 634). Bien que le petit cercle vintrasien ait l'étroitesse malsaine d'une secte (RV, II, 652), la doctrine de Vintras est dans le roman un élément déclencheur qui donne un sens plus large à l'amour de Léopold pour sa colline de Sion – dont le nom est aussi un des noms bibliques de Jérusalem : « dans ce beau mot, il plaçait le sentiment de l'infini qu'il portait en lui » (RV, II, 617).

Le sentiment religieux dont le protagoniste est désormais animé dépasse les frontières du catholicisme ; il englobe les vénération antérieures à la christianisation de la région, comme le révèle l'épisode de l'exhumation d'un petit dieu hermaphrodite d'époque gallo-romaine.

Toutes les inspirations des cultes dont la colline avait été l'autel s'exprimaient en quelque sorte d'une manière visible, l'enveloppaient d'une atmosphère magique, encore accrue par le thème énigmatique exhalé de la fosse d'où venait de surgir le petit dieu inconnu. Cette nuit de Sion formait un vaste drame musical, où sur le fond d'un large motif de religion éternelle, se détachaient le chant catholique des Oblats et le thème en révolte de Léopold. Eux et lui étaient à coup sûr insuffisants pour recueillir tout ce qui s'exhalait de cette terre mystique (RV, II, 704).

Le commentaire du narrateur avalise cette conception d'une « religion éternelle » située au-delà des frontières confessionnelles et sensible sur certains points de la terre. Paradoxe d'une force universelle qui s'exprime localement.

Ce thème sera repris dans le chapitre XVII de *La Grande Pitié des églises de France* (1914) intitulé « la mobilisation du divin », où Barrès entend défendre à la fois les églises de France menacées de dégradation, faute d'entretien, à la suite de l'imbroglio juridique créé par la loi de Séparation, et les sites naturels, sources, pinèdes, landes où il sent une présence divine : « Une pinède qui brûle sur les collines de Provence, c'est une église qu'on dynamite » (Barrès, 2012 : 188).

Ainsi se trouve abolie la distinction entre profane et sacré. « C'est bien le monde naturel qui est, pour Barrès, l'écrin par excellence du sacré » (Godo, 1999 : 46). On pourrait presque parler de pan-sacralisation¹⁰, car pour une âme attentive, tout peut être le siège de l'esprit. Dans *La Colline inspirée*, on voit ainsi Léopold Baillard devenir le chiffonnier du divin : « Il ramassait tout ce qui lui faisait sentir le mystère et la divinité. [...] Rejeté par les prêtres, il prenait pour sa part ce qu'ils laissent, tout ce qui flotte de vie religieuse et sur quoi l'Église n'a pas mis la main » (RV, II, 700).

10. Barrès se défend cependant de tout panthéisme, doctrine où, sous l'influence de Maurras, il voit une « brume germanique » opposée à la clarté latine : « Nulle brume, nul brouillard germanique. Quelque chose de calme, de pauvre et de fort enveloppe la colline. Tout est clair et parle sans artifice à l'âme » (RV, II, 733).

Les errances de Léopold Baillard autour de la colline de Sion ne sont plus des pèlerinages – car elles n'ont pas pour but le sanctuaire marial de Sion – mais une marche aventureuse à la rencontre du divin, qu'il ait ou non été consacré par l'Église¹¹.

À l'époque du *Culte du moi* comme à celle du *Roman de l'Énergie nationale*, le pèlerinage barrésien apparaît comme une démarche très volontariste à la recherche d'une vérité écrite d'avance par le pèlerin lui-même : « l'Être de Venise » ou la « pensée de Sainte-Odile » sont des constructions idéologiques de Barrès. Dans la poursuite des « lieux où souffle l'esprit », se manifeste une plus grande disponibilité, mais il reste que c'est toujours le cœur et le verbe de l'écrivain qui en dernier ressort consacrent un lieu. Évoquant, dans *La Grande Pitié des églises de France*, les cérémonies « auxquelles on procède pour dédier un édifice au culte, pour le rendre sacré, de profane qu'il était » (Barrès, 2012 : 65), Barrès note que l'hymne chanté à cette occasion repose sur une métaphore filée : « Il existe une triple analogie entre les pierres de l'édifice, les bienheureux de la Jérusalem céleste et les fidèles qui militent ici-bas. Et d'un bout à l'autre de l'hymne le thème va se développer sur cette puissante confusion voulue, sans que l'on sache jamais de quel édifice il s'agit, du tangible ou du mystique ». Ne suggère-t-il pas par là que le processus de sacralisation est du même ordre que le travail poétique ?

BIBLIOGRAPHIE :

- Barrès M. 1965-1968. *L'Œuvre de Maurice Barrès*, éditée par Philippe Barrès, 20 vol. Paris. Club de l'Honnête homme.
- Barrès M. 1994. *Romans et voyages*, annotés par Vital Rambaud, 2 vol. Paris. Laffont-Bouquins.
- Barrès M. 2012. *La Grande Pitié des églises de France*, édité par M. Leymarie et M. Passini. Villeneuve d'Ascq. Presses universitaires du Septentrion.
- Bompaire-Evesque C. 1988. Deux jeunes gens de 1880 face à leur Moi : *Le Culte du Moi* de Maurice Barrès et *Le Cloître de la rue d'Ulm* de Romain Rolland. *RHLF*. 1988-1. 46-66.
- Bompaire-Evesque C. 2008. Les récits de voyage de Barrès ou « l'art de découvrir le divin dans le monde ». In *La Spiritualité des écrivains. Travaux de littérature*, publiés par l'ADIREL XXI. 337-352.
- Foyard J. 1980. Images religieuses et déviation théologique chez Maurice Barrès. In Baude M., et Münch M.-M. (dir.). *Romantisme et religion. Théologie des théologiens et théologie des écrivains* (colloque de Metz, 1978). Paris. P.U.F. 439-449.
- Godo E. 1999. « Silence ! Les dieux sont ici » : les ambiguïtés du sacré dans l'œuvre de Maurice Barrès. In Dierkens A. (dir.). *Dimensions du sacré dans les littératures profanes*. Bruxelles. Éditions de l'Université de Bruxelles (Problèmes d'histoire des religions, 10). 43-55. [version numérique : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2009/a031_1999_010_f.pdf]

11. La base Frantext révèle que les occurrences de « divin » (pris souvent dans un sens affaibli) sont beaucoup plus nombreuses chez Barrès que celles de « sacré ».

Lioure M. 1991. Entre le culte de l'art et le culte du moi. In Guyaux A., Jurt J., et Kopp R. (dir.). *Barrès, une tradition dans la modernité*. Paris. H. Champion. 59-71.

Barresian Pilgrimages

ABSTRACT: This article is a inquiry about how Barrès (1862-1923) handles the religious rite of pilgrimage. Barrès stages in his writings three successive forms of pilgrimage, revealing what is sacred to him at different times. The pilgrimage to a museum or to the birthplace of an artist is typical for the egotism and the humanism of the young Barrès, expressed in the *Cult of the Self* (1888-1891). After his conversion to nationalism, Barrès tries to unite the sons of France and to instill in them a solemn reverence for “the earth and the dead” ; for that purpose he encourages in *French Amities* (1903) pilgrimages to historical places of national importance (battlefields; birthplace of Joan of Arc), building what Nora later called the Realms of Memory. The third stage of Barrès’ intellectual evolution is exemplified by *The Sacred Hill* (1913). In this book the writer celebrates the places where “the Spirit blows”, and proves open to a large scale of spiritual forces, reaching back to paganism and forward to integrative syncretism, which aims at unifying “the entire realm of the sacred”.

Keywords: Maurice Barrès, sacred places, aestheticism, cult of the earth and the dead.